

reur n'était pas dans le mariage, mais bien dans le divorce. Ils retournèrent donc devant le juge et, moins de six mois après leur séparation, ils réintégrèrent ensemble le domicile conjugal, comme deux honnêtes époux qui seraient allés en villégiature chacun de leur côté et qui sont heureux de se retrouver."

Si l'on abusait du divorce que de cette façon-là, il n'y aurait encore pas trop à redire.

* *

Pire que le divorce est la polygamie. Ce vilain vice, trop répandu sous une autre forme dans le monde entier, existe ici dans le domaine légal. Il y a des gens qui se marient avec deux ou trois femmes et même davantage.

A la façon dont se font les mariages, il est facile de comprendre que ce soit chose très faisable. C'est surtout d'une très grande commodité pour les commis-voyageurs.

J'ai entendu parler de l'un d'eux qui avait pris femme dans les six ou sept centres commerciaux où il établissait successivement son quartier général, dans le courant de l'année. En bon spéculateur, notre homme avait su bien choisir ses épouses ; toutes étaient dans une position à lui fournir de l'argent plutôt qu'à lui en demander. Il recevait tour à tour de six à sept mains et n'avait pas à payer de note d'hôtel.

Mais les meilleures combinaisons ont leur temps. Un beau jour, une des épouses découvrit qu'elle n'était pas seule. Cette seconde fit découvrir la troisième, puis la quatrième et ainsi de suite jusqu'à la septième.

Jugez de la scène.

C'est celle qui se déroule devant les tribunaux américains, sur une plus petite échelle, heureusement. Mais deux épouses à la fois, c'est déjà trop.

Les Mormons, on le sait, appartiennent à une secte religieuse qui professe ouvertement la polygamie comme un dogme. Pour se mettre d'accord avec le code, ils ont bien soin de ne se marier civilement qu'avec une seule femme. De cette façon, ils ne violent pas la loi et échappent à toute action judiciaire.

Louis de Saintes.

(La fin au prochain numéro)

LES ECONOMIES DE JEANNE

MONOLOGUE

Jeanne a 18 ans. Elle est en toilette de ville et paraît très animée.)

Eh bien ! oui, j'avais des économies : cent francs en or, cinq belles pièces toutes neuves, dont je pouvais disposer à mon gré.

Or, en revenant de l'Exposition des portraits du siècle, l'autre jour, je m'étais arrêtée devant la vitrine d'un bijoutier et j'avais remarqué un joli bracelet. Depuis longtemps j'en désirais un, je fus tentée ; et, ce matin, avec la permission de maman, je pris mon petit trésor et je sortis, toute heureuse de pouvoir acheter moi-même le bijou convoité.

Aussi marchais-je vite, si vite que ma bonne Marie, qui m'accompagnait et qui n'est plus très agile, avait de la peine à me suivre.

Déjà nous avions remonté la rue de Grenelle et nous allions tourner dans la rue du Bac, lorsqu'une femme, pauvrement quoique proprement vêtue, s'approcha de moi, et d'une voix tremblante me dit :

— Par pitié ! mademoiselle, venez à notre aide. J'ai trois petits enfants et depuis hier il n'y a ni pain ni feu à la maison.

Je compris que je n'avais pas devant moi une mendicante de profession, Je glissai dans sa main une pièce blanche. Elle me remercia très poliment, et se précipita vers la boutique de boulanger la plus proche.

Elle reparut bientôt chargée d'un gros pain, et se mit à courir vers la rue du Four.

Elle avait dit vrai : on avait faim chez elle !

Cette pensée me troubla. Je suivis la malheureuse de loin, malgré ma bonne qui voulait m'y retenir, et je la vis disparaître dans l'étroite allée d'une vieille et sordide maison.

J'entrai derrière elle et, m'adressant à la concierge :

— Quelle est cette femme qui vient de passer ? demandai-je.

— Une brave femme et bien digne d'intérêt, me fut-il répondu.

Cela me suffisait. Je me fis indiquer son logement.

Au fond d'une cour humide et sombre était un escalier mal tenu. Je montai cinq étages, toujours accompagnée par Marie qui grommelait entre ses dents. Tout en haut, sur le palier, était une porte délabrée. Je frappai doucement... La porte s'ouvrit et je fus saisie d'une immense pitié.

J'e n'aurais jamais cru qu'à deux pas de riches hôtels, de somptueux magasins, au centre de Paris, pareille misère pût être ignorée.

Dans une mansarde toute dégradée, toute nue, éclairée par une petite fenêtre à tabatière, deux mauvaises paillasses étaient étendues ; sur ces paillasses, trois enfants à moitié nus dévoraient, en grelottant, le pain que leur mère venait de leur donner.

— Oh ! m'écriai-je, les pauvres petits !

Marie ne murmurait plus. Elle avait joint les mains.

— Comme ils ont faim ! répondit-elle, comme ils ont froid !

La mère pleurait auprès de la cheminée vide.

— Vite, Marie, repris-je, allez chercher du bouillon, du vin, du bois ; tout ce qu'il faut. Il n'est que temps !

La bonne fille n'entendit pas ces derniers mots. Elle descendait l'escalier aussi vite que son embonpoint le lui permettait.

Cependant, je cherchais par de douces paroles à consoler la pauvre mère et celle-ci, touchée de ma sympathie, reprenait confiance et me racontait son histoire.

— Elle avait été heureuse... autrefois, et presque riche. Mais son mari avait été ruiné par un notaire imprudent. Il était mort de chagrin après une longue maladie. Elle était restée veuve à vingt-six ans, avec trois enfants, sans appui, sans autre asile que le grenier où on l'avait reçue par charité.

— Elle avait cherché du travail : mais elle était inconnue dans les ateliers ; elle n'avait rien trouvé. Les anciennes amies avaient refusé de la recevoir. Les meilleures lui avaient fait remettre de mesquines aumônes. Enfin la misère avait éteint sa fierté. Elle était sortie désespérée, et, pour la première fois, elle avait tendu la main dans la rue. Dieu l'avait protégée, puisqu'elle n'avait pas été repoussée. Si elle l'eût été elle n'eût pas osé recommencer, et alors... Alors il eût fallu mourir. Elle... qu'importait ?... Mais ses enfants, ses pauvres petits enfants... "

Marie alors reparut. Elle apportait les choses les plus nécessaires, et, derrière elle, venait un homme ayant sur le dos une lourde charge de bois.

En un instant, le feu est allumé. Le bouillon est distribué à la mère et aux enfants ; puis on leur donne de la viande dont ils n'avaient pas mangé depuis longtemps, hélas !

Les petits ne grelotaient plus, et le sourire était revenu sur leurs lèvres roses. La mère avait cessé de pleurer.

— Ah ! mademoiselle, dit-elle, que Dieu vous le rende !

Mais tout cela n'était rien.

— Demain, pensai-je, la faim reviendra. Les enfants auront froid cette nuit. Oh ! non, je ne le veux pas.

Je pris mon porte-monnaie et, le tendant à la veuve :

— Tenez, madame, lui dis-je. Il y a là de quoi donner des vêtements à vos enfants, de quoi les nourrir pendant quelques jours. Après nous verrons. Cet argent était destiné à l'achat d'un bijou. Je n'oserais le porter en sortant d'ici, il me brûlerait le bras. Prenez donc sans scrupule et ayez bon espoir.

Elle hésita un instant, puis elle saisit ma main, qu'elle porta à ses lèvres, et me jeta un regard si

plein de gratitude, que je ne l'oublierai jamais.

— Comment vous nommez-vous, mademoiselle ? demanda-t-elle.

— Jeanne, répondis-je.

Alors elle se tourna vers les enfants.

— Mes chéris, leur dit-elle, rappelez-vous toujours ce nom et priez pour celle qui le porte, car vous lui devez la vie de votre mère et la vôtre.

Les pauvres enfants se jetèrent dans ses bras. — Oh ! oui, dirent-ils, nous nous en souviendrons, petite mère.

Mon cœur battait à se rompre... J'embrassai les bébés qui avaient repris toute leur gaieté. Je promis à la veuve de revenir bientôt, je sortis et me voilà. Je n'aurai pas de bracelet, mais je suis contente, bien contente. Je vais tout raconter à maman, elle dira que j'ai bien fait, elle s'intéressera à ma protégée. La pauvre femme aura du travail, des appuis. Nous assurerons son avenir.

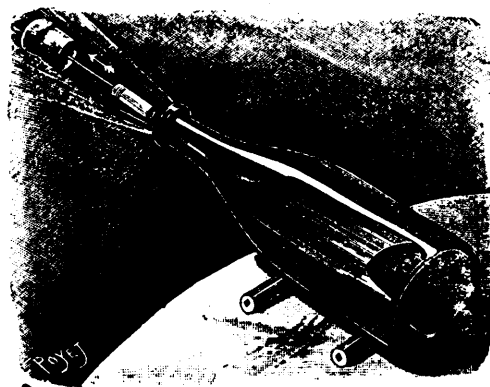
C'est égal, je ne croyais pas ce matin que l'emploi de mes économies de jeune fille me donnerait tant de joie.

GERMAN PICARD.

LA SCIENCE AMUSANTE

LE COUP DE CANON

Voulez-vous, à table, avoir l'émotion d'un coup de canon, entendre la détonation qui effraie les personnes nerveuses, voir filer l'obus avec la rapidité de l'éclair, et enfin assister au phénomène du recul des pièces d'artillerie ? Vous pouvez hardiment répondre : " Oui ! " Mesdames, car l'expérience que je vous propose est des plus innocentes, ainsi que vous allez en juger. Prenez une bouteille vide en verre épais (la Champenoise est ici tout indiquée) et mettez-y de l'eau jusqu'au tiers de sa hauteur. Faites dissoudre dans cette eau un peu de bicarbonate de soude, contenu, vous le savez, dans les petits paquets que l'on vend pour fabriquer l'eau de Seltz. Vous mettez la poudre de l'autre paquet (acide tartrique) dans une carte à jouer roulée en cylindre et vous boucherez l'un des bouts de ce tube avec un tampon de papier buvard. Suspendez maintenant votre gargousse ainsi fabriquée au bouchon de la bouteille, en y piquant une épingle à laquelle vous attacherez un fil ; l'ouverture du tube doit être en haut, et vous boucherez fortement la bouteille avec le bouchon, après avoir réglé la longueur du fil de façon que le bas du tube ne touche pas le liquide.



Le coup de canon

Voilà notre pièce chargée ; il ne reste plus qu'à faire feu ! Il nous suffit, pour cela, de poser la bouteille horizontalement sur deux crayons posés parallèlement sur la table, et figurant l'affût. L'eau pénètre dans le tube de carton, dissout l'acide tartrique, et le gaz acide carbonique qui se produit subitement, chasse le bouchon avec une explosion violente, tandis que, par l'effet de la réaction, la bouteille roule en arrière sur les deux crayons, imitant assez exactement le recul d'une pièce d'artillerie.

TOM PITT.

Le lion qui a une épine au pied se la laisse tirer avec toute douceur ; mais il n'y a que dans la fable qu'il se souvient du bienfait. — L'abbé Du Bois.